Lundi 16 avril 2012 • 7h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 197

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

▪ AUTISMES ▪

[Une semaine avec ABA]

Je suis infirmière dans un centre pour enfant depuis juillet 2007. En 2011, j'ai participé à une formation d'une semaine aux méthodes éducatives de type ABA. Nous avons suivi une formation très théorique. La formatrice s'en est expliquée :

> "J'aurais beau vous donner tous les outils que vous voulez, qui sont efficaces, si vous n'avez pas compris cette logique et ces outils, faire un atelier (pratique) ne servira à rien."

J'effectue mon travail orienté de la psychanalyse depuis plusieurs années, et malgré une certaine réticence à participer à cette formation, je vais y assister.

Durant les deux premiers jours, l'essentiel de la formation est dit. Les jours suivants la formatrice répète les mêmes énoncés et y enjoint des séquences courtes de montage vidéo. Il y a **peu d'échange avec les participants, et peu de place pour les questions**. Le discours associant à la parole une gestuelle marquée et une mimique fort prononcée, vient captiver notre attention de manière accrue empêchant toute réflexion personnelle. Les phrases sont prononcées de façon claire et le vocabulaire est simple. **Elle hausse régulièrement la voix pour maintenir en alerte notre écoute.**

Son discours ne laisse pas de place à l'incertitude :

> "Je vais vous donner des outils, je ne vais pas vous parler de la théorie de l'attachement, ni du versant psychanalytique. Je vais vous expliquer l'autisme

d'une autre manière, du côté du développement cognitif, du traitement des informations au niveau du cerveau chez la personne avec autisme. **Je vais vous parler de comment pense une personne avec autisme**."

Elle précise qu'elle va nous apprendre comment l'enfant avec autisme pense son environnement, comment il nous comprend.

"Il faut s'adapter à une personne avec autisme, il faut penser logique, **il faut penser autisme, se mettre à leur place avec une théorie, d'autres théories que celles psychanalytiques.** Je ne suis pas contre la psychanalyse, mais dans ma pratique, pour les personnes avec autismes, j'ai bien vu que cette approche, ça ne faisait pas beaucoup avancer. Alors qu'**une approche plus éducative, plus cognitive, plus cognitive comportementale, ça permettait de mettre en place pleins pleins d'apprentissages**".

Pour prévenir tout scepticisme et toucher notre culpabilité elle évoque le bien de l'enfant :

"Comment, mais **vous ne voulez donc pas aider les autistes à évoluer ? Tout ce que nous faisons, nous, avec la méthode ABA, c'est pour le bien de l'enfant, c'est pour aider l'enfant avec autisme à évoluer rapidement**".

◆LA MÉTHODE : Forcer- renforcer

La formatrice nous donne une définition de ce qu'est la méthode ABA :

"Analyse appliquée aux comportements. Modification comportementale. Faire varier l'environnement pour apprendre aux enfants avec autisme de nouveaux comportements qui sont *socialement acceptables* et pour faire baisser les comportements qui sont *socialement inacceptables*. Pour se faire, il faut utiliser la bonne motivation. Qui consiste à : ***motiver pour agir, et renforcer pour continuer à agir.* On est souvent hyper exigeant avec des autistes, j'ai décidé qu'il fallait que tu fasses ça, parce que c'est pour ton bien. Toi tu ne sais pas que c'est pour ton bien. Moi j'ai décidé !** Tout le monde a besoin d'une motivation pour agir, vous c'est le salaire. Si on n'est pas motivé, on ne va pas forcément agir. Votre salaire vous permet d'acheter du chocolat, des bonbons, de belles voitures [...] Tout travail mérite salaire. Eux, pourquoi ils n'auraient pas un salaire comme nous ? La motivation sociale, l'enfant avec autisme n'y a pas accès, donc il faut une motivation plus concrète : un objet. Avoir une chose concrète c'est renforçant. Il faut trouver un renforçateur positif, disponible sous forme d'objet".

Un objet apprécié par l'enfant.

La formatrice nous donne l'exemple d'une enfant pour qui ils n'arrivaient pas à découvrir de renforçateur. "Nous lui en avons inventé un". Ils ont donc exposé l'enfant devant un écran, passant en boucle un dessin animé. Puis lorsque l'enfant a été assez

accroché aux images, l'objet lui a été retiré. Pour y avoir accès, l'enfant doit accomplir la tâche qui lui est demandé et ainsi gagner du temps de visionnage. Le dessin animé est devenu objet renforçateur. Le renforçateur peut-être n'importe quoi, un doudou, un bonbon, un câlin (l'enfant gagne des minutes de câlin), un jeu vidéo... L'objet est choisi en fonction de l'intérêt particulier qu'a l'enfant pour celui-ci. L'objet reste présent, à portée du regard pour susciter le désir et obtenir de la part de l'enfant une obéissance parfaite.

> "Nous posons des hypothèses sur lesquelles on peut avoir une action sur l'environnement. Et si un comportement inadapté diminue, alors c'est que l'on avait posé la bonne hypothèse. Ce sont les comportements de l'enfant qui permettent de montrer qu'on avait posé la bonne hypothèse. **Oui, on les oblige à beaucoup de choses comme rester en mini-société, manger à table avec tout le monde, discuter et faire des ateliers... L'objectif éducatif étant qu'ils aient un comportement socialement acceptable. Nous observons simplement leurs comportements, comment ils agissent. Mais on ne peut pas tester leur état de souffrance...** Après, ces comportements-là, c'est nous qui les décidons, c'est dans l'institution, dans la famille. Il faut que ce soit socialement acceptable et fasse baisser les comportements inadaptés".

Les vidéos montrent des instantanés brefs, mais percutants, **comme cet adulte autiste qui, devant nos yeux perplexes, comprend qu'il lui suffit de donner une carte pour recevoir un morceau de gâteau**. Il va s'asseoir bien en face du formateur et docilement lui jeter une carte afin d'obtenir son morceau de gâteau. Juste avant, une boisson lui avait été proposée, mais le patient avait pris la fuite, vite rattrapé par un membre du personnel, d'où un changement du renforçateur. La formatrice remarque que la prochaine étape sera qu'il donne la carte et non plus qu'il la jette.

Elle insiste beaucoup sur la nécessité d'une prise en charge en collaboration avec la famille. **Il faut l'adhésion complète des parents à cette méthode et la mise en place se fait naturellement dans le milieu familial**.
La formatrice cite le cas d'un adolescent avec autisme de haut niveau qui répondait favorablement à la méthode. Réalisant que le conditionnement opérait mais que le père refusait (ou ne pouvait) y participer, il a été institutionnalisé dans un centre ABA. **C'est ainsi que ce jeune homme a été retiré du milieu familial jugé défavorable à son évolution**.

◆Mes Questions

1- La punition

Le discours de la formatrice incrimine les méthodes punitives classiques. Elle donne

ainsi une définition de la punition : "C'est une méthode qui vise à faire diminuer un comportement". J'insiste car il me semble que la punition est au principe de priver ou gratifier pour réduire un comportement "socialement inadapté". Je ne recevrais pas de réponse plus claire que :

> "ce n'est pas punitif puisque nous nous servons d'un renforçateur positif. Pour chaque acte bien fait, l'objet renforçateur est donné immédiatement. Si le travail n'est pas fait, on ne donne rien. On ne punit donc pas"

2- La performance

A propos d'une jeune fille présentant des troubles du comportement important et qui, grâce à la méthode passe aujourd'hui son temps à réaliser un travail de triage devant un mur (car il faut, bien sûr, diminuer tout ce qui pourrait être trop stimulant). Actuellement cette jeune fille, travaille pour un ESAT, à l'intérieur de l'institution. Elle fait donc du tri. Elle n'est pas rémunérée ni socialisée. J'interpelle la formatrice. "Donc cette adolescente, produit un travail pour un ESAT et elle ne perçoit aucun salaire ?" **Mais, me répond la formatrice, elle est contente, "on le sait puisqu'elle n'a plus de trouble du comportement. On peut ainsi la laisser à sa tâche et conditionner d'autres résidents"**.

3- La subjectivité.

L'inversion du Je et du Tu. Si l'enfant n'inverse pas le tu en je c'est parce qu'il n'a pas encore la notion d'être un sujet. Elle commente ma remarque : "Ça c'est la théorie psychanalytique, mais quand on met les bons outils en place, les enfants comprennent que le tu se transforme en je. L'information n'a pas été apprise correctement, n'a pas été décodée. Ça s'explique au niveau de l'étiologie, c'est-à-dire que l'information est encodée à l'état brut, sans donner de sens. On va le voir, c'est au niveau du cerveau, c'est-à-dire que votre cerveau gauche... Mais on va peut-être faire la pause ?"

4- La dangerosité

"Et la psychanalyse, ce n'est pas dangereux ? " Telle fut la réponse à ma question sur la dangerosité de cette méthode.

◆Au moment de conclure

Malgré mes réserves, le discours puissant, culpabilisant parviendra à s'insinuer dans mon esprit, à franchir mes barrières. Au discours analytique venait achopper le discours des TTC. Les phrases ressassées, les images vues et revues durant cette formation venaient me bousculer, me percuter et semer le doute. Ce qui m'a permis de revenir à la psychanalyse, c'est la conviction que dans chaque enfant il y a un sujet et de réaliser

que ce que prônait les TTC, c'était tout sauf de faire surgir des sujets. Aujourd'hui, je mesure en quoi la psychanalyse est une bonne rencontre, et je sais que cette rencontre m'a rendu d'autant plus sensible à la discordance d'un autre discours.

Sylvie DAGNINO

PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant (Université populaire Jacques-Lacan)

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr

>>Depuis le 16 février, jour de la mise en ligne de la pétition,

11 080 signatures ont été déjà recueillies.

LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

▪ LA ROSE DES LIVRES ▪

Le désir de l'écrivain (suite)

Le « je » de Jean-Philippe Toussaint

Sans doute était-il urgent pour lui d'écrire ce livre (***L'urgence et la patience*, éd. de Minuit, Paris 2012, 108 p., 11 €**) qui ressemble bien à un « petit traité », composé à partir d'un retour sur soi *sive* ses livres, et leur « comment », à défaut d'aucun « pourquoi ». Dans le suspens de ce qui se présente comme une sorte de mi-temps (je pense au $8_{1/2}$ de Fellini), les forces en présence sont pesées par celui qui fait une pause, souffle, considère d'un nouveau point de vue son terrain et le balise.

« J'ai commencé à écrire, je m'en souviens, c'était ici, alors, je n'y avais jamais pensé » (p. 10).

Dans *L'urgence et la patience*, onzième titre de son œuvre, en onze chapitres, on peut dire que l'écrivain s'a-perçoit, au milieu des livres familiers sur lesquels il passe sans s'attarder ou revient à plusieurs reprises – Beckett s'imposant, tout du long, par petites touches ou scansions, et devenant si présent à la fin qu'il semble en être le filigrane et nous inviter à parcourir le livre à rebours, en fonction de ce dessein révélé. Il y a aussi Dostoïevski, pour ce frisson décisif qu'il produisit chez J.-Ph. Toussaint : un mois après avoir lu *Crime et Châtiment*, il se mettait à l'écriture de son premier roman. Et lisait Proust (p. 63 et sq) intégralement et très lentement, pour le relire plus tard, sans le savoir encore, tout en le pressentant déjà. Et bien d'autres, bien qu'il se soit longtemps couché sans lire, dit-il.

Le livre : une ligne

Il aime l'idée que le livre soit une ligne. Le livre est une ligne faite de mots (p. 38), qui sont là pour leur résonance et non pour décrire. J'en déduis – ce n'est pas rien – que le lecteur est responsable des images que les mots font naître en lui, manière de redire que l'écran des images n'est pas ce que l'écrivain vise, puisque ce qui l'a subjugué et a forcé son assentiment à l'entreprise littéraire, c'est un frisson bien charnel – encore le frisson.

Telles sont la dignité de la littérature et sa pauvreté foncière – ce pourquoi l'auteur la rapproche des mathématiques et l'oppose au cinéma, comme celles-ci à la biologie, cf. p. 59 – tel, son fondement hors de prix ; c'est toujours toute

la littérature qui accompagne la ligne comme l'ombre de la main qui écrit, c'est-à-dire enfile sur la ligne qu'elle anticipe ces presque rien en quoi elle va se modeler et se détruire, renaître et consister, et par rapport à quoi s'ordonnent, non, mais se placent, ceux qui en ont fait leur prédilection, leur objet, leur vie, leur temps. Ces lignes se rencontrent, se nouent et se démultiplient. Elles forment au-delà des bornes qui définissent la vie de leurs auteurs l'étoffe de la sensibilité d'une époque.

Le livre : une érotique

La patience pince cette droite infinie en deux points, qui forment le segment du livre à venir : « Tout commence et tout finit toujours par la patience dans l'écriture d'un livre » (p. 28). Ces points de capiton doivent tenir face à deux dangers, celui de ne jamais commencer, et celui de ne pas finir. D'où la prise de la main sur cette « amère folie » (p. 31), de la main et des doigts, mais aussi des manies, machines, papiers, stylos, bureaux, lieux familiers ou dévolus à l'opération d'écriture.

Entre ces deux points, l'urgence : elle a chance de surgir, si l'écrivain s'est donné les moyens patients nécessaires pour en atteindre le territoire, l'état, le cœur abyssal (p. 41-42). Alors seulement « le basculement s'opère » (p. 43). Le désir peut même renchérir sur la nécessité de l'urgence, la retenir pour mieux l'aiguiser.

Elle contamine aussi les personnages. *Fuir* (éd. de Minuit, Paris, 2005) est à cet égard exemplaire, où le narrateur semble n'exister que par ses apparitions/disparitions, sautes de chauds et de froids qui font l'amour jouer à cache-tampon et prendre toujours Marie de vitesse, préparant un final, virtuose, où la course à pied s'immobilise, s'immole presque, où le galop ralentit et se fait brasse exténuée.

Déjà dans *La salle de bain* [premier roman, Editions de Minuit, 1984, p. 68], un goût s'affirmait, insolent, d'arraisonner le chaland : « Je quittai l'hôtel et, dans la rue, demandai le chemin de la poste à un homme qui courait (j'ai toujours pris plaisir à demander des renseignements à des gens pressés). Il m'indiqua rapidement une direction du doigt et voulut m'éviter pour continuer sa route, mais, lui bloquant courtoisement le passage, je lui demandai quelques éclaircissements. A ce moment-là il s'immobilisa vraiment et, prenant la peine de se retourner, avec beaucoup de patience, me donna toutes les indications nécessaires. »

« Dire les choses »

L'auteur exploite le suspens qu'il délimite entre urgence et patience pour relever ses propres traces et faire distraitement cas de ses stratagèmes, qui déterminent son ancrage dans une façon qu'il démontre fondée dans ce qu'il fait, qu'il lise ou qu'il écrive, c'est tout un… et multiple : « combien de temps, et combien de moi-mêmes ? » (p. 67)

Celui qui lui a donné la clé, dans le frisson déjà mentionné plus haut, du

grand jeu de la littérature, c'est Raskolnikov. J.-Ph. Toussaint a fini par saisir comment Dostoïevski avait différé longtemps, très longtemps, non pas l'aveu du crime – lequel, précisément, ne sera jamais nommé, mais produit, suscité par la réfraction, entre les personnages, d'indices formant un cerne de non-dit exhaussant le crime et le rendant lisible, mais le nom de son auteur ou plus exactement sa qualité d'« assassin », frappant le lecteur comme s'il lui était, du fond de l'innommable, à lui-même décerné.

Cela éclairerait l'antipathie de Freud, dont la temporalité se situe aux antipodes de la prolepse, procédé par lequel l'écrivain fait intervenir une brève aperception de l'avenir dans le présent, sorte d'avant-coup dans lequel résonne non pas le désir, mais bel et bien le destin, dont J.-Ph. Toussaint éclaire l'efficacité.

« Quelque chose au-delà du langage »

Continuer. *Ostinato*. « Elle a posé le couteau sur la terrine en m'interrogeant du regard. Comme ça ? a-t-elle dit. Plus grosse, j'ai dit. Elle a déplacé le couteau vers la droite. Comme ça ? a-t-elle dit. Un tout petit peu moins grosse, j'ai dit. Elle a relevé les yeux, m'a regardé, mais elle n'a plus résisté, elle était sous ma coupe maintenant. Elle a de nouveau déplacé le couteau vers la droite. Non, non, pas si grosse ! j'ai dit. Elle a déplacé le couteau vers la gauche, cela allait de plus en plus vite maintenant, cela s'accélérait de plus en plus, elle déplaçait le couteau légèrement à gauche, légèrement à droite, légèrement à gauche, légèrement à droite, elle n'y arrivait pas, elle n'arrivait pas à me satisfaire. Dommage, vous y étiez, j'ai dit. Reprenez au début, j'ai dit ». La scène est à Berlin, chez un charcutier-traiteur. Ce n'est pas du saumon que le narrateur convoite, mais une tranche sur mesure découpée dans une terrine d'aspic. (*Autoportrait (à l'étranger),* Paris, éditions de Minuit, p. 22-23.

Le bonheur d'écrire transpire, comme la vendeuse domptée. Celui de lire aussi a son prix.

Post-Scriptum

Il vaut mieux faire envie que pitié : j'ai dans les mains le bonheur ou la richesse du monde, presque : le fac-similé des Belles heures du duc de Berry *(sous la direction de Hélène Grollemund et Pascal Torres). Sur bleu et or, un ange rose montre du doigt, l'Egypte : « Fuir, là-bas fuir… », jusqu'au Musée du Louvre où ces pages sont exposées depuis le 5 avril et le seront jusqu'au 25 juin prochain.*

Une longue patience sera sans doute nécessaire pour parvenir au but, non moins qu'une préparation émotionnelle pour en accueillir les torrents impétueux contenus dans leurs arabesques, dont l'urgence retenue fera déferler en vous des émotions imprévisibles.

Nathalie Georges-Lambrichs

▪ COURRIER ▪

« Cher Jacques-Alain,
Une vieille amie qui a fait partie des jeunes internes en psychiatrie, qui ont invité Jacques Lacan à Bordeaux*, Salle Quintin, **Maryvonne Bargues*****, m'envoie ce mot de la frontière syrienne où elle participe à l'accueil des réfugiés.***
Bien à vous
Philippe »

- ***Le 20 avril 1968, conférence publiée dans le petit fascicule « Mon enseignement ».***

Ceux qui ont fui …

À pied le plus souvent, de Homs, de Hama, de Deraa. . Ils arrivent la nuit. La nuit autorise une indispensable discrétion…

Le camp de Ramtha, juste à la frontière de leur Syrie les attend… le Camp, ce sont de pauvres bâtiments encombrés, déjà surpeuplés, le Camp, c'est des tentes, des matelas dehors, répandus comme des tissus pourris sur le sol ; le Camp, ce sont des caves avec ses châlits superposés abritant 100 ou 150 personnes sans aération, le Camp c'est aussi des containers où tout doit se passer : on y dort tant bien que mal, plus mal que bien, on essaie de s'y nourrir, d'y vivre .

On essaie de vivre, la tête envahie de bruits et d'images de guerre, hanté par le bruit des bombardements, hanté par le visage des morts qui souvent vous touchent de si près. La tête envahie de ce qui ne peut se formuler en souvenirs car c'est encore un présent qui s'accroche à l'esprit, empêchant toute respiration, toute distance.

Aucun d'entre eux n'a la même histoire comme on aimerait le penser.

Sans doute avons-nous besoin de nous protéger par un schéma d'ensemble, de généralités désignant mais recouvrant l'inique pour chacun, « il y a des bombardements ils ont fui, ils ont dû souffrir, ils sont dépossédés, certains violentés , mais ils sont sains et saufs »

C'est difficile d'accepter de savoir, d'accepter qu'ils disent l'horreur et l'effroi vécu, chacun à sa façon, mais tous sur le registre de ce que l'on croit toujours impensable.

La plupart veulent… « dire » dire seulement… ; ne plus être seul avec tout ça… Ce sont les détails qui sont « inaudibles », ce sont les détails qui, lorsqu'ils sont donnés (sans jamais être demandés) doivent être entendus, c'est là où perce la perversion de la cruauté… et la cruauté de la perversion.

C'est aussi cela que de loin, on banalise… c'est comme ça… : les peuples se battent… c'est la guerre… il y en aura toujours… Sans doute, mais ce que recèle chaque récit décline au plus profond l'inextricable de ce Mal que l'on nomme radical. Cet inextricable qu'il nous faut comprendre car il nous appartient aussi…

Cependant, rien n'est figé. S'inscrivent aussi d'autres détails légers rappelant que quoiqu'il en soit la vie est là : les enfants, jouent, interpellent, les «shebabs» se redressent, discutent gravement, l'humour en filigrane, prêt à fuser….

Quelque chose commence de toute façon, se retrouver une identité, un statut (40.000 « déplacés » en Jordanie, 5/6000 enregistrés comme réfugiés)

N'avoir plus rien nivelle les postures, l'être de chacun demeure pour le meilleur…

Maryvonne Bargues , psychiatre

Ramtha, le 14 Avril 2012

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

- présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com
- diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr
- conseiller jacques-alain miller
- rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

- pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
- membres de la rédaction : chroniqueurs, bertrand lahutte lacanquotidien.fr, armelle gaydon la revue de presse, hervé damase pétition
- designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
- technique mark francboizel & family & olivier ripoll

• lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

• médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪suivre Lacan Quotidien :

• ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

• pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz

• amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

• secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

• EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

₪ À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article", Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 ₪

₪ À l'attention des auteurs & éditeurs

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. ₪